



QUELQUES GRANDS MORTS DE L'ANNÉE

Nous relevons, dans un grand confrère néerlandais, les noms des savants, artistes, littérateurs, journalistes, etc., décédés en 1915.

Citons notamment, parmi ces grands morts, Eugène Tattégren, peintre français; Sir Georges Nares, explorateur polaire; Arthur Auwers, astronome allemand; Mrs E. Braddon, femme de lettres anglaise; Alfred V. Kowalski, peintre russe; Thomas Kelly Cheyne, théologien anglais; Auguste Wolf, peintre allemand; James Geckie, géologue allemand; Sir George Turner, médecin anglais; Francis Hopkinson Smith, peintre américain; Frédéric Löffler, bactériologue allemand; G. A. Gustafson, archéologue norvégien; Scriabin, compositeur russe; René de Saint-Marceaux, sculpteur français; Axel Steen, météorologiste norvégien; Max Buri, peintre suisse; Jules Lermina, littérateur et journaliste français; Serge Tanejef, compositeur russe; Paul Ehrlich, médecin allemand; David Culandra, sculpteur italien; Remy de Gourmont, littérateur français; Jacques Nüsch, géologue suisse; Paul Hervieu, écrivain français; J. Trajan, journaliste allemand, etc., etc.

*
* *

JULES DAVIGNON

M. Jules Davignon est décédé, le 13 mars 1916, à Nice, où, pour raison de santé, il avait pris définitivement sa retraite de Ministre des Affaires Etrangères de Belgique. Il était né à Saint-Josse-ten-Noode, le 3 décembre 1854.

Ancien élève de l'Institut Saint-Louis et de l'Université de Louvain, M. Davignon s'occupa tout particulièrement d'enseignement professionnel, de politique coloniale, de questions agricoles et industrielles. Jeune encore, il fit partie de nombreux commissariats d'exposition, et, à ce titre, il devint un des hommes les plus déçrés de la Belgique.

Après avoir, de 1898 à 1900, siégé au Sénat pour l'arrondissement de Verviers, où il possédait une propriété, M. Davignon fut, le 27 mai 1900, nommé membre de la Chambre des Représentants. Lorsque M. de Trooz fut chargé de former un nouveau cabinet, M. Davignon se vit offrir le portefeuille des affaires étrangères, qu'il accepta à son corps défendant. Le député de Verviers fut, en effet, littéralement entraîné par ses collègues et l'on raconte

que, lorsqu'il fut mandé par le chef du cabinet, il dit à un de ses amis, rencontré rue de la Loi : « Si je savais que c'est pour m'offrir un portefeuille, je m'en irais pour une destination inconnue... »

A la tête d'une importante fortune, condition *sine qua non* pour présider aux affaires de notre Foreign Office, M. Davignon s'était, par sa simplicité d'allures et sa parfaite courtoisie, concilié la sympathie de tous ses adversaires politiques.

*

MAX ROOSES



Max Roosees, conservateur du Musée Plantin Moretus d'Anvers, était né dans cette ville le 12 avril 1839.

Après avoir fait ses études à l'Université de Liège, ce grand écrivain et érudit flamand fut, en sa qualité de docteur en philosophie et lettres, nommé professeur à l'Athénée de Namur, puis de Gand. Tout en collaborant à de nombreux journaux et revues, Max Roosees prit une part prépondérante à divers congrès flamands.

Revenu dans sa ville natale en 1876 comme conservateur du Musée Plantin, dont il fit un joyau, Max Roosees devint le critique et l'historien des grands peintres flamands, auxquels il consacra une quarantaine d'ouvrages faisant autorité dans les milieux compétents. Des récits de voyage, des études littéraires et une collaboration assidue à des revues flamandes, néerlandaises, allemandes et françaises, complétèrent son important bagage intellectuel.

Nommé, en 1889, membre de l'Académie de Belgique, membre honoraire du corps académique de l'Académie royale des Beaux-Arts d'Anvers, officier de l'Ordre de Léopold depuis 1902, Max Roosees fut le grand organisateur du fameux « Landjuweel ».

Président du « Liberale Vlaamsche Bond », le défunt avait contribué à faire voter la loi de 1883 réglant la situation de la langue flamande dans l'enseignement moyen. Homme pondéré et courtois, Max Roosees avait d'ailleurs, dans tous les clans, des sympathies aussi nombreuses qu'éclairées.

LE BARON JOSE DE COPPIN

Le baron José de Coppin, né au château de Floriffoux, le 18 mars 1847, descendait d'une famille bourguignonne établie dans la province de Namur depuis quatre siècles.

Il fit ses premières études à Malonnes et, à l'âge de 20 ans, publia, sous les auspices d'Octave Pirmez, un premier roman, *Les Deux Tombes*, dont le succès fut significatif.

En 1880, il donnait un autre roman, *Eveline*, puis *Un Souvenir* et *Courageux*, deux œuvres pleines d'émotion, de charme et d'honnête sentimentalité.

Dans le *Vieux Bourgmestre*, il analysa avec humour la politiccaille de village.

Dévouée, *Le Crime du Noir Calvaire*, *Coupable* et *Sabine* constituent des œuvres de juste observation, empreintes toujours d'un idéalisme très chrétien.

Elles furent reproduites en feuilleton par plusieurs quotidiens du pays et de l'étranger.

Une série d'autres contes et nouvelles témoignent des qualités de correct stylistique qui caractérisèrent cet écrivain consciencieux, probe et sain.

Biographe d'Octave Pirmez, dont il était le confident littéraire, de Coppin publia, après le décès du grand écrivain d'Acoz, toutes les lettres reçues de lui sous le titre *Lettres à José*.

Conférencier élégant et disert, le défunt était membre de la Société des Gens de Lettres de Paris et chevalier de l'Ordre de Léopold.



ALBERT THYS



Albert Thys était né, le 28 novembre 1849, à Dalhem, dans la province de Liège. Engagé volontaire au 7^e régiment de ligne, il sortit, en 1870, premier de sa promotion à l'École militaire. Adjoint d'état-major en 1876, le lieutenant Thys devint, en 1876, le collaborateur du général Strauch à l'Association Internationale Africaine, où, nommé secrétaire, il prépara les expéditions qui donnèrent naissance à la fondation de l'Etat indépendant du Congo.

Officier d'ordonnance de Léopold II, Thys se mit à conférencier, sous les auspices de la Société des Ingénieurs, en vue d'amener nos compatriotes à s'intéresser aux ressources économiques du Congo.

En 1887, il fonda la Compagnie du Congo pour le Commerce et l'Industrie, qui devait jeter les bases du chemin de fer de Stanley-Pool. Il alla d'ailleurs lui-même explorer le bas-fleuve et, à son retour en Belgique, créait la Compagnie des Magasins généraux, la Société belge pour le Commerce du Haut-Congo et la Compagnie des Produits du Congo.

Le 2 juillet 1898, il pouvait présider au Congo à l'inauguration officielle de la voie ferrée de 388 kilomètres, dont il avait préconisé la création.

Fondateur de la Compagnie du Katanga, vice-président de la Compagnie du Sud-Cameroun, de la Compagnie de l'Askanti et de la Compagnie internationale d'Orient, président de la Compagnie Cibles et de la Compagnie exploitant la ligne maritime congolaise, administrateur-directeur de l'Outremer, Albert Thys était colonel du cadre de réserve et officier de l'Ordre de Léopold.

M. EMILE ROYER

Les journaux hollandais nous ont appris brusquement la mort, à Paris, de M. Emile Royer, député socialiste pour l'arrondissement Ath-Tournai. C'est une des grandes figures de notre monde politique et du parti auquel il appartenait qui vient de disparaître : c'était un homme de grand cœur, un convaincu qui lutta vraiment pour ses idées et qui fut, comme Hector Denis, un des apôtres du socialisme. C'était un avocat émérite, qui prit la parole en quelques-uns des principaux procès de ces dernières années, comme la défense de l'anarchiste Jules Mcineau, poursuivi pour l'attentat de Liège, celui de Sipido, l'antimilitariste qui tira une balle dans la direction du roi Edouard VII, et celui des jeunes gardes devant la Cour d'Assises de la Flandre Orientale. Avocat à la parole hardie et convaincante, orateur de race et jurisconsulte savant, il remporta des succès retentissants.

Ce talent d'avocat, il le mit toujours au service des pauvres et des humbles et jamais on ne s'adressait en vain à lui. C'est d'ailleurs pour la cause du droit et de la légalité qu'il prit toujours parti à la Chambre, où il entra



en 1908, comme député socialiste de Tournai. Il fut, en cette qualité, un des ouvriers les plus énergiques et les plus actifs de l'œuvre législative de ces dernières années. Partisan de l'instruction obligatoire, il prépara sur cette importante question un projet de loi et il fut un des artisans de la réussite du projet concernant l'établissement du quatrième degré.

Il dirigeait à Paris le journal *L'Heure Belge* lorsque la mort est venue le frapper à l'âge de 52 ans. Son corps a été incinéré au cimetière du Père-Lachaise.

LE SENATEUR NESTOR CATTEAU



C'est, non loin de sa demeure, dans un tram, que s'est affaissé subitement cet homme aimable et indulgent, aux vues abondantes, qui apporta sa large pierre à l'édifice du plus grand Bruxelles et qui s'appelait le Sénateur Nestor Catteau.

Administrateur du Conseil général des Hospices et Secours de la Ville de Bruxelles, ses collègues lui reconnaissaient une compétence toute spéciale. Il donna aux Hospices tout son temps, tout son cœur et toutes ses forces, puisqu'il succomba à l'excès de travail qu'il y fournissait depuis le début de la guerre.

Ainsi que l'écrivait son ami Auguste Michot : « Il est tombé sur le champ de bataille de la charité. »

Absorbés par les événements de guerre, les journaux furent brefs pour cet ouvrier fébrile qui, né à Neuve-Eglise, débuta humblement dans une petite pâtisserie du Steenpoort, où commença sa fortune. Lorsqu'il y a une quarantaine d'années, Catteau reprit la Taverne Royale, il en fit un des meilleurs restaurants de la capitale, restaurant rivalisant, par sa grande cuisine, avec les *Riche* du moment. Ce

fut la maison préférée de la grande bourgeoisie, gérée par « the right gentleman in the right gentle place ». En bas, « au café », il y eut, pendant de longues années, un clan de déjeuneurs qui constituait un cercle de dominos presque célèbre.

Le patron venait se mêler à leurs joutes familières, à l'heure du double-six, et leur offrait un souper annuel qui faisait époque dans les fastes de la gastronomie.

Il y a trois ans encore, les honneurs de la fortune l'ayant comblé, le sénateur Catteau qui s'occupait de la prospérité de la ville sans y mêler l'amère politique, célébra le souvenir de ces scupers du premier étage de la Royale d'autrefois, en invitant à un superbe festin les habitués d'antan — ceux qui avaient résisté aux batailles de la vie — en son somptueux hôtel de la rue de Turin. Beaucoup des dominateurs de 1890 avaient disparu, naturellement. Mais ils furent tout de même encore trente-cinq convives, qui, vraisemblablement, se tiennent toujours à la barre du navire aujourd'hui désemparé. L'amphytrion, hélas, devait tomber le premier.

Il laisse un fils, M. Robert Catteau, un délicat lettré, attaché comme chroniqueur théâtral à *Paris-Midi*, le quotidien français que dirige notre compatriote M. Maurice de Waleffes.

ACHILLE CHAINAYE (DIT CHAMPAL)

Né à Liège le 26 août 1862, Achille Chainaye, qui est mort à Londres en décembre 1915, laisse à la fois le souvenir d'un journaliste laborieux et d'un sculpteur de talent.

Entré, en 1877, à l'Académie des Beaux-Arts de sa ville natale, il étudia pendant cinq années la sculpture et le dessin. Le buste du compositeur liégeois Erasme Raway, qu'il exposa en 1882, attira l'attention du public sur le jeune sculpteur qui, dans l'« *Enfant de chœur* », sortit des habituelles conventions académiques.

« *Thypha* », buste de fillette, fut plus tard une des révélations du Cercle des Vingt, à Bruxelles. En 1885, un jury peu éclairé refusa sa « *Terre féconde* », qu'il avait préparé pour le prix Godecharle. Poussé par la nécessité, Chainaye songea à faire du journalisme et débuta au « *National Belge* », par des chroniques artistiques signées Jacques Champal. Devenu critique d'art à la *Réforme*, il fait, dans ce journal, de l'interview et du reportage intensif avec une véritable maîtrise, abordant successivement tous les divers aspects de la vie moderne.

Aidé de son frère Hector, il prit, en 1895, la direction de l'organe radical, devenu un illustré d'informations rapides.

La *Réforme* finit pourtant par sombrer et Champal devint rédacteur à la *Chronique*, tout en continuant de présider aux destinées de la Ligue wallonne de Bruxelles, dont il fut candidat aux dernières élections législatives.

En 1886, Champal avait repris l'ébauchoir pour l'ultime fois. Il exposa aux

Salons de Gand et de Bruxelles un buste de « *San Giovanni* », qui est certainement le chef-d'œuvre de sa carrière.

THEO HANNON

Théo Hannon, qui s'est éteint, le 7 avril 1916, à Ixelles, âgé seulement de 55 ans, était le fils du Docteur J. D. Hannon, professeur de botanique à l'Université libre.

Le père voulut faire de son fils un carabin, carabin qui, désertant les bancs universitaires, entra dans l'atelier du peintre Camille Van Camp et fonda *L'Artiste*, une revue d'avant-garde qui eut son heure de célébrité.

En 1876, Hannon fit paraître un premier recueil de vers, sous le titre *Les Vingt-Quatre Coups de Sonnet*, puis, en 1881, chez l'éditeur Henry Kistemaekers, *Rimes de Joie*, son chef-d'œuvre, d'allure malheureusement un peu érotique, qu'illustra d'ailleurs son camarade Félicien Rops. D'autres délicates plaquettes, d'une inspiration tour à tour mélancolique, narquoise ou sentimentale, suivirent avec *Au Pays de Manneken-Pis*, *La Messe de Minuit* et au *Clair de la Lune*.

Hannon débuta comme chansonnier à la Renaissance, en 1883, avec une soie qui est restée classique : *Attends, je viens*. Il fut, à la Monnaie, le librettiste de *Pierrot Macabre*, de Lanciani, et de *Smylis*, le ballet de Léon Dubois.

Sa verve gauloise, fertile en calembours amusants et fins, devait l'orienter vers la Revue. Il y réussit et son fameux *Cocher*, à la Renaissance eut un succès triomphal qui l'engagea à récidiver. Il récidiva même presque annuellement avec une alerte et intarissable fécondité.

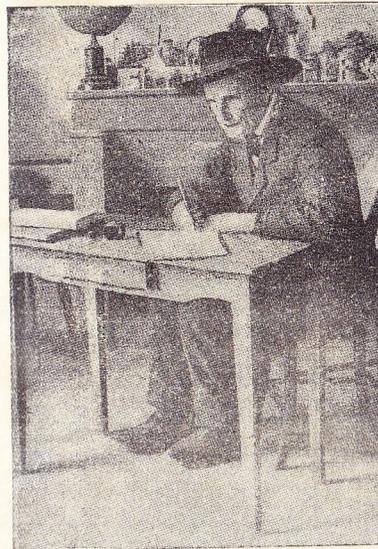
Le Musée de Bruxelles conserve de Théo Hannon qui, peu de temps avant sa mort, exposait encore aux Aquarellistes, deux lavis : « *La Pie morte* » et « *Tragique Partie carrée* », qui sont des chefs d'œuvre d'observation.

Officier d'académie, Chevalier de l'Ordre de Léopold, Hannon fut aussi un journaliste talentueux qui, à la *Chronique*, publia les Hannonymades rimées restées des modèles du genre et de la critique d'art empreinte d'un goût aussi éclairé que sûr.

Un groupe d'amis se propose d'élever, au Cimetière d'Ixelles, un monument commémorant la mémoire de cet intellectuel charmant, dont le talent avait tant de multiples et brillantes facettes.

J.-H. FABRE

Le noble vieillard, le modeste ermite de Serignan, que Victor-Hugo surnomma l'« *Homère des Insectes* », s'est éteint, à l'âge de 92 ans, là-bas, sous les oliviers méditerranéens, dans sa thébaïde d'Herma, où, malgré les infirmités, il continuait ses merveilleux travaux entomologiques.



Sa vie tout entière restera l'affirmation de ce que peut l'effort. Fils de paysans pauvres, J.-H. Fabre s'est fait lui-même. L'amour de cette terre dont il est né, où il vécut la rude existence des paysans, détermina sa véritable vocation. Il voulut connaître la vie grouillante des sillons fraîchement ouverts, qui fument comme de larges blessures et tous les drames inconnus dont s'animent les feuilles mortes ou qui prennent pour décors les herbes folles des chemins. Tout le formidable travail souterrain accompli par les infiniment petits, J.-H. Fabre en a percé les mystères.

Il n'est rien qui rappelle davantage les descriptions bucoliques de Virgile que les *Souvenirs entomologiques*. Le style du patriarche de Serignan est apparenté à celui du poète latin qui, lui-même, devait beaucoup à Théocrite et à Homère. Il est simple, harmonieux et coloré comme cette région méridionale qu'il n'avait jamais quittée.

Mais Fabre n'était pas seulement un poète d'une noble inspiration, mais aussi un doux philosophe, un savant universellement réputé. Un seul de ces titres suffirait à sa mémoire et les trois réunis ont fait de lui l'une des gloires les plus

pures. Ne l'oublions pas: il n'a rien fait pour forcer le sanctuaire de la Renommée. Ennemi de toute réclame, se refusant aux démarches dont il pouvait tirer honneurs et profits, c'est à son mérite seul qu'il dut la notoriété et voilà qui lui fait grand honneur.

Que d'épreuves subies, que de déceptions éprouvées, que d'intrigues même ont sillonné le chemin parcouru sans qu'il renonça à suivre sa voie.

On ne peut s'empêcher de manifester une surprise attristée quand on apprend de quelle ingratitude le chanfre des insectes fut payé de sa besogne de bénefacteur.

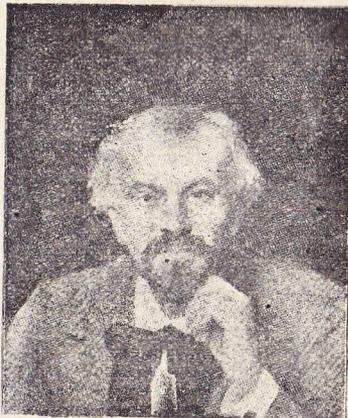
Fait chevalier de la Légion d'honneur sous l'Empire, c'est, pendant quarante ans, comme la conspiration du silence qui se fait autour de Fabre. Bien peu se doutaient, au pays de France, qu'il y avait, dans une modeste bourgade de Provence, aux portes d'Orange, un de ces génies qui ouvrent toujours plus grand le chemin de la lumière.

Il faut en arriver aux premiers jours de 1910 pour que se manifeste, après tant d'oubli, le premier geste réparateur. Des savants venus d'un peu partout et des admirateurs célèbrèrent, à Sérignan même et sous la présidence de M. Edmond Périer, directeur du Muséum d'Histoire naturelle, le jubilé de l'entomologiste, qui reçut la rosette rouge quelques mois après. Ce furent ensuite les *Annalettes*, venues au pays d'Avignon, qui lui rendirent visite, sous la conduite de Jean Richepin, Jules Claretie, Mounet-Sully, Adolphe Brisson et Yvonne Sarcey.

Il semblait que l'Académie française des Sciences se devait de le proposer pour le prix Nobel. Fabre ne fut pourtant pas indiqué pour cette autre récompense, qu'il méritait si bien. La gêne pourtant était venue, au point que, ne pouvant disposer d'un local approprié, les souris commençaient à grignoter le merveilleux herbier que le grand entomologiste avait mis cinquante ans à créer. Et c'est seulement grâce à l'intervention de Charles Fromentin que Fabre a eu, avant de mourir, la consolation de se dire que ses collections lui survivront.

*
*

JULES LEMAITRE



Jules Lemaitre naquit le 27 avril 1853 au village de Vennecey, sur la lisière de la forêt d'Orléans. Il fit ses premières études au petit séminaire d'Orléans et alla terminer ses classes à Paris, au petit séminaire de la rue Notre-Dame-des-Champs, puis à l'institution Massin, et fut reçu aux examens de Normale en 1872; il sortit de l'Ecole en 1875, dans les premiers rangs, avec le diplôme d'agrégé des classes supérieures des lettres, et fut nommé professeur de rhétorique au lycée du Havre, où il demeura cinq ans.

Quand Jules Lemaitre devint célèbre, ces jeunes gens trouvèrent commode de le traiter d'« universitaire ». Si l'épithète avait quelque justesse, il faudrait donc qu'il eût acquis l'esprit universitaire depuis qu'il était entré dans la littérature, car il ne passait guère pour l'avoir au temps où il était dans l'Université. Hugues Le Roux (qui fut un de ses élèves) a dit un jour ce qu'étaient ses classes. Classes surprenantes! On y lisait plus de Leconte de Lisle et de Flaubert que de Boileau et de Bossuet, et on y tirait des

exemples de catachrèses et de synecdoques de la *Chanson des Gueux*, et des vers rustiques de Rollinat, qui n'était alors que l'auteur ignoré de *Dans les Brandes*. Cette façon d'entendre la rhétorique faisait la joie des rhétoriciens et l'envie de leurs cadets encore aux mains d'« universitaires » d'un esprit un peu différent. Du reste, on devenait bachelier tout de même, et, à l'école de Lemaitre, on avait appris, mieux qu'on ne l'eût fait ailleurs, la haine de l'emphase et des phrases toutes faites, l'amour de la clarté et de la simplicité. Ceux qui entendirent ces leçons ne les ont pas oubliées. Ils n'ont point oublié non plus l'indulgence et la délicate bonté de leur maître, et ce n'est pas en eux l'esprit seul, mais le cœur aussi qui se souvient.

En avril 1880, Lemaitre fut nommé maître de conférences de littérature française à l'Ecole supérieure des lettres d'Alger. Pendant son séjour au Havre, il avait écrit son premier livre de vers, *Les Médailles*, qui parut en 1880, et n'excita pas l'attention qu'il méritait. D'Algérie, Lemaitre rapporta un second recueil, *Les Petites Orientales* (1883), supérieur au premier, et de beaucoup.

En 1882, Lemaitre fut chargé du cours de littérature française à la Faculté de Besançon. En 1883, il présenta ses thèses à la Sorbonne. Sa thèse française, très brillante, sur le *Théâtre de Dancourt*, effaroucha quelque peu les juges par ses hardiesses et ses libertés d'allures. On n'osa pas pourtant la refuser, et Lemaitre, docteur ès lettres, fut nommé professeur titulaire à la Faculté de Grenoble. Mais depuis longtemps il songeait à quitter l'Université. En 1884, il demanda un congé, et vint à Paris.

Il se mit à collaborer régulièrement à la *Revue bleue*. Ce que fut son succès, on le sait. Depuis longtemps, Paris n'avait pas vu d'exemple d'une fortune littéraire aussi rapide. En octobre, Lemaitre était ignoré; en décembre, il était célèbre. On se rappelle le bruit que firent ses articles sur Renan, sur Zola, sur Huysmans, sur M. Georges Ohnet. Il a, du reste, réuni, depuis, ses études, et les trois séries des *Contemporains* (1885-1886-1887) ont eu une vogue à peine croyable pour des livres de critique. Dans l'été de 1885, il donna des nouvelles au supplément littéraire du *Figaro*. A la retraite de M. Weiss, il fut chargé de la critique dramatique au *Journal des Débats*. Peu après, il donna *Sérenus* (1886), recueil de récits, dont le premier est un chef-d'œuvre.

Ses articles hebdomadaires, réunis en volume sous le titre d'*Impressions de Théâtre*, présentent, sous un aspect d'apparente légèreté, la plus subtile profondeur.

Son théâtre, qui, à part *Kismet*, défila presque tout entier sur les scènes belges, offre, dans son ensemble, une délicate et émouvante analyse de sentiments élevés.

C'est ainsi que nous avons eu *Révoltée*, *Le Député Lencau*, *Le Mariage Blanc*, *Flipote*, *Les Rois*, *L'Age difficile*, *Le Pardon*, *La Bonne Hélène*, *La Massière*, *L'Ainée*.

Deux Contes constituaient un ensemble de nouvelles où il y a du charme et le je ne sais quoi par où l'on est pris et séduit et qu'on n'analyse guère.

Entré à l'Académie française en 1895, Lemaitre se lança hardiment, en 1898, dans le mouvement nationaliste, à côté de François Coppée.

Ses *Opinions à répandre* accusent nettement une orientation politique contre-révolutionnaire.

Lemaitre fit d'ailleurs bientôt acte d'adhésion au mouvement néo-royaliste que Léon Daudet et Charles Mauras avaient conduit dans des voies très combattives. Président de la Ligue d'Action française, rien n'était plus nourri de choses que les articles qu'il donnait à l'organe des nationalistes intègres. Avec le plus érudit et le plus attrayant des critiques, la France perd donc aussi un chef orléaniste, dont l'influence intellectuelle devenait de plus en plus considérable sur la jeunesse de ce pays.

Faut-il dire aussi que Lemaitre constituait un merveilleux causeur. Le public qui assista à la conférence qu'il donna à Bruxelles, deux années avant la guerre, se rappellera sans doute cette voix aux inflexions douces et pressantes, qui était une des séductions de l'Académicien trop tôt disparu.

*
*

MOUNET-SULLY

Jean Sully-Mounet, dit Mounet-Sully, qui est mort à Paris le 3 mars 1916, après d'assez longues souffrances, naquit à Bergerac en 1841.

S'étant rendu dans la capitale française pour faire ses études de droit, il prit des leçons de Ballinè, entra au Conservatoire, dans la classe de Bressant, en sortit en 1868 avec quelques lauriers. Cette même année, il avait débuté à l'Odéon dans le *Roi Lear*.

Après la guerre de 1870, il fut engagé à la Comédie française, où il débuta avec éclat dans Oreste d'*Andromaque* et Rodrigue du *Cid*. En 1873, il créa Didier de *Marion Delorme* et, l'année suivante, il était secrétaire. Depuis lors, Mounet-Sully compta autant de succès que de rôles, tant dans la *Fille de Roland*, que dans l'*Etrangère*, *Hernani*, *Ruy Blas*, *Par le Glaive*, *Antigone*, *Le Fils de l'Arétin*, *Le Martyre*, *Othello*, *Les Burgraves*. Gardien sévère de la tradition classique, Mounet-Sully triompha surtout dans *Œdipe-Roi* et dans les œuvres de Shakespeare, qu'il affectionnait particulièrement.

A Bruxelles, le grand tragédien nous donna une interprétation toute nouvelle du rôle d'*Hamlet*. En incarnant cet énigmatique prince de Danemark, si complexe



et si divers — problème psychologique que d'aucuns considèrent encore comme irrésolu — le superbe tragédien fit preuve d'une remarquable pénétration. Création magnifique que la sienne. Son *Hamlet*, c'était le vengeur qui hésite entre le devoir de punir le crime et l'horrible action où ce devoir le conduit. Il faut qu'il frappe les meurtriers de son père et ce sont son oncle et sa mère. Quelle tâche effroyable, devant laquelle il recule chaque fois que se présente l'occasion de l'accomplir, préférant se ruer en aveugle sur le premier venu, dont la mort ne lui laisse ni trouble ni remords. Telle fut, nous semble-t-il, l'idée initiale de Mounet-Sully, qui donna ici à la façon dont il comprenait ce chef-d'œuvre de Shakespeare, une unité splendide inconnue jusqu'alors.

Nommé doyen d'âge à la Comédie française, à la retraite de Got en 1894, Croix de la Légion d'Honneur, Mounet-Sully ne réussit pourtant pas à se faire admettre à l'Institut.

Le glorieux interprète de Sophocle et de Corneille, que nous avons si souvent applaudi en Belgique, laisse un bagage littéraire qui comprend de jolis vers et des ébauches de pièces sur lesquelles plane le mystère.

A. DE CAILLAVET



Avec A. de Caillavet, la comédie légère et souriante a perdu un des maîtres du genre, dont les théâtres du monde entier ne cessaient de consacrer les intarissables succès.

Né à Paris en 1869, il débuta par une bluette en vers, *Colombine*; il fit représenter, quelques années plus tard, une revue d'ombres, puis, en 1900, un nouvel acte, *P'tit Loulou*.

De sa collaboration avec Robert de Flers, son frère siamois théâtral, sortirent d'abord quatre opéras bouffe, *Chouchoute*, *Les Travaux d'Hercule*, *Le Sieur de Vergny*, *Monsieur de la Palisse*, dont Claude Terrasse fit la musique.

Aux *Sentiers de la Vertu*, créé aux Nouveautés, la *Montansier* à la Gaité, succédèrent d'autres triomphes : *L'Ange du Foyer*, *La Chance du Mari*, *L'Amour veille*, *Miquette et sa Mère*, *Le Roi*, toutes œuvres auxquelles le public belge fit un accueil chaleureux.

Par la bouffonnerie de l'intrigue, par le comique naturellement créé à l'aide d'anachronismes volontaires, A. de Caillavet s'apparentait directement à Meilhac et Halévy.

Le défunt donnait également, au *Figaro*, des chroniques fantaisistes d'un tour hautement spirituel.

CAMILLE PELLETAN

Né à Paris en 1846, M. Camille Pelletan, journaliste et homme politique, est mort dans cette ville après une carrière assez agitée.

Ministre de la marine dans le cabinet Combes (7 juin 1902-14 janvier 1905), sa gestion fut vivement attaquée au Parlement, où, en 1902, l'administration de la marine fut mise en cause toute entière lors de la discussion du budget.

En mars 1904, la Chambre décida qu'une commission extra-parlementaire serait chargée d'enquêter et d'examiner de près les griefs formulés contre la façon dont M. Pelletan avait dirigé le ministère de la marine.

Après la chute du ministère Combes, Pelletan intervint dans la discussion de la loi de séparation et fut réélu, en 1906, député d'Aix.

Il a publié, en 1894, les *Guerres de la Révolution*, ainsi que de nombreux articles de journaux.

Il y a quelques années, M. Pelletan, invité par la Jeune Garde libérale et progressiste de Liège, fit un court séjour dans cette ville, où il donna une conférence sur l'« Evolution politique intérieure de la France ».

A. PEGOUD



Pégoud, qui est mort, en août 1915, au cours d'un combat sur le front occidental, appartenait à ces célébrités nées en une heure. Il était de ces hommes de sport, inconnus la veille, mais acclamés le lendemain, parce qu'ils ont eu confiance en eux et ne connaissaient pas la crainte.

Jusqu'au moment où Pégoud renversa pratiquement toutes les données de la sustentation d'un appareil renversé, on considérait que tout appareil engagé latéralement sur l'aile était perdu. Notre compatriote Verschaeve, dans ses vols à spirale, nous avait, il est vrai, familiarisé avec des allures que l'on qualifiait d'acrobatiques. Il fallut la méthode scientifique de Blériot pour montrer qu'il s'agissait là d'un vol normal et qu'un appareil engagé en verticale — par le renversement sur le côté ou par le piquage en avant — était particulièrement maniable par un pilote de sang-froid, et qu'il revenait à sa position d'équilibre par les manœuvres des organes de direction et de gauchissement. C'était la suppression pure et simple de la théorie des positions dites engagées et la démonstration que

l'aile rigide faisait plus et mieux que l'aile battante : jamais pigeon ne vola la tête en bas. Pégoud le premier se chargea de cette démonstration en public.

Le premier mouvement de curiosité et de stupeur passé, qui donc, lors d'un exploit de Pégoud, pris dans ces foules fouettées d'enthousiasme, entraîné par le tumulte frénétique des ovations, n'a pas crié à toute gorge son admiration. A Gand — où il s'exhiba pour la première fois en Belgique

le looping de Pégoud provoqua un véritable triomphe. A Bruxelles, ce fut du délire.

Acrobatisme, prononcèrent les Prud'homme du sport. Non pas; progrès scientifique considérable dans toutes les directions. D'abord conquête morale : ce fut de donner au pilote la confiance. Puis, conquête matérielle par le renforcement, la simplification et la maniabilité des monoplans construits dans la suite.

Pour commémorer la mémoire de Pégoud, l'Auto, de Paris, va, à l'aide d'une souscription publique, faire ériger un monument qui rappellera à tous les exploits de ce hardi et légendaire aviateur.

PAUL PONS

Le célèbre lutteur Paul Pons, qui est mort en Vaucluse dans son pays natal, au cours d'une partie de pêche, était venu, à diverses reprises, participer en Belgique à des championnats internationaux, dont il sortit triomphalement acclamé.

C'était une vraie colonne de bronze humain, un réel prodige de chair granitique. Champion invincible, il avait étouffé des athlètes, brisé des cages thoraciques de géants rocheux, broyé et émiétté des Siciliens rusés, des Moscovites imprudents et des Turcs réputés. Il désira, pour couronnement de sa carrière, la conquête de cette ceinture d'or que décernaient des jurys olympiques, sinon olympiens. Il gagna la ceinture dorée, battant Petersen, Raoul-le-Boucher et Antonich. Eh bien, ce qui vaut mieux, paraît-il, il gagna la bonne renommée. Car, le lendemain de sa victoire, il déclara que, ascensionné au sommet de son art et de sa célébrité, il ne risquerait plus que la déchéance, il renonça pour toujours à la lutte, et, tel l'empereur romain quittant la pourpre pour le tablier agreste, il partit pour sa Sorgue natale, s'adonner à la culture des pastèques et des melons d'eau.

Avec Paul Pons disparaît un chef d'école de la grande époque athlétique.

REUTER

M. Herbert von Reuter, qui, depuis 1878, dirigeait la grande agence télégraphique de ce nom, dont les services fusionnèrent plus tard avec ceux de l'agence Havas, avait donné à son entreprise une extension réellement

NE POUVANT vous déplacer pour apprendre les langues vivantes,
suivez les cours donnés par des prof. d'origine authentique à

l'École PIGIER Rue du Pont-Neuf, 60 BRUXELLES

mondiale. Mort à Londres, il était le fils aîné du baron Paul de Reuter, né à Cassel en 1821 et mort à Nice en 1899. C'est le travail opiniâtre du vieux Reuter, simple libraire à Berlin, puis fondateur à Paris, en 1849, d'une petite et modeste correspondance lithographique, destinée aux journaux, qui permit au fils de donner à l'agence actuelle l'ampleur qu'elle possède maintenant.

Fixé à Aix-la-Chapelle dans la suite, le vieux Reuter eut l'idée de créer un service de pigeons sur Bruxelles pour la transmission accélérée des dépêches de Paris et de Londres. Il s'installa ensuite à Viviers, puis à Quéirvain, afin d'utiliser les nouvelles lignes télégraphiques belges, et l'on peut donc affirmer que le journalisme d'informations rapides a pris naissance dans notre pays. Emigré à Londres en 1851, Paul Reuter créa successivement des agences dans tous les pays civilisés. Lors de la guerre de Sécession américaine, il établit à ses frais une ligne télégraphique entre Cork et Crookhaven.

Transformée, en 1865, en société par actions, l'Agence Reuter eut à lutter, sous la direction d'Herbert von Reuter, contre la concurrence que lui faisait l'Agence Havas. Un compromis s'établit entre eux et les deux grands organismes travaillèrent de concert dans la suite. Herbert von Reuter avait, comme son père, des visées larges et, lorsqu'un événement sensationnel se produisait dans n'importe quelle partie du monde, il mobilisait de véritables et frayeuses expéditions journalistiques répondant ainsi à toutes les exigences de l'actualité.

KEIR HARDIE

Le député Keir Hardie, qui est mort à Glasgow à l'âge de 60 ans, était le chef de la fraction avancée du « Labour Party » ou Parti du Travail en Grande-Bretagne, qu'il contribua à instituer, en 1904, après le Congrès socialiste d'Amsterdam.

Ce fut lui qui, il y a quelques années, présenta à la Conférence du Congrès du « Labour Party », tenu à Leicester, une résolution préconisant la grève générale en cas de déclaration de guerre.

Bien que le Congrès socialiste international de Copenhague eut déjà voté une résolution analogue, le Congrès de Leicester ne se crut cependant pas lié par ce vote et, à la majorité de six voix, repoussa la motion de Keir Hardie.

L'affaire fit grand bruit à cette époque. Malgré ce désaveu, Keir Hardie continua sa propagande anti-militariste, qu'il poursuivait d'ailleurs au moment de la guerre actuelle, dans son organe le *Labour Leader*.

D'extraction modeste, ayant lui-même, dans sa jeunesse, travaillé dans des charbonnages, Keir Hardie avait joué un rôle important dans les divers conflits miniers qui s'étaient succédés en Grande-Bretagne. Au Parlement, il avait mené campagne en faveur de la nationalisation des industries et en particulier pour la nationalisation des mines du Pays de Galles, parce que la production de ce district alimente surtout de combustible la marine anglaise.

Orateur assez véhément, il s'était séparé des autres députés élus sous les auspices du « Labour Party ». Il leur reprochait leur « embourgeoisement » et continua jusqu'à sa mort à mener en tirailleuse une campagne obstructionniste.

CONSTANTIN CONSTANTINOVITCH

Constantin Constantinovitch, né en 1858 et mort à Petrograd, était le fils du grand-duc Constantin Nicolaevitch. Poète réputé, c'était le seul membre de la famille impériale russe qui, par goût, se soit livré à la littérature.

Après avoir servi dans la marine, il devint colonel du fameux régiment d'élite Prebraïensky, puis inspecteur des écoles militaires.

Elu, en 1889, président de l'Académie des Sciences de Saint-Pétersbourg, cet impérial homme de lettres publia, sous le pseudonyme de K. R. (Constantin Romanos), des recueils de vers d'une distinction qui rappelle la manière de Maïkow et de Polensky. Il donna aussi, sous le titre de *Esquisses de la Vie de régiment*, un volume de souvenirs militaires qui ont beaucoup de charme et d'intérêt. On lui attribua aussi la paternité de certains articles qui parurent anonymement dans les journaux et revues de son pays.

LA REINE-MERE DE ROUMANIE



Elisabeth de Roumanie n'a survécu à son époux que pendant un an et demi. Quelques mois après qu'eut éclaté la guerre mondiale, le roi Carol mourut et, le 2 mars 1916, la veuve du défunt fut conduite à sa dernière demeure.

La reine Elisabeth était née au château de Monrepos, dans la principauté de Wied. La princesse Elisabeth, dont la personnalité se dessina très tôt, grandit dans un milieu où les préoccupations intellectuelles avaient le pas sur toutes les autres.

Son père s'occupait beaucoup de philosophie et elle-même étudia le latin et le grec sous les meilleurs maîtres. Dès son enfance, la princesse, douée d'une riche et fantaisiste imagination, se plaisait à improviser des contes, des histoires merveilleuses, qu'elle aimait à raconter, sans les écrire toutefois.

Elle n'avait pas 20 ans, qu'un deuil doublement cruel venait la frapper : la mort de son père et celle de son frère se suivirent à courte distance.

Le 12 octobre 1869, elle rencontra le prince Carol de Roumanie, dont elle devint l'épouse le 15 novembre de la même année. La jeune princesse avait dès lors une tâche délicate à remplir : se faire aimer d'un peuple étranger, dont les

mœurs et les usages lui étaient inconnus. Cette conquête est prouvée par les regrets que laisse la mort de la reine. Avec son époux, elle a assisté à l'ascension, au développement continu du peuple roumain et y a contribué de tout son pouvoir.

En 1877, lorsque la Roumanie conquit son indépendance, la reine fut la première, la plus dévouée des infirmières et soigna maternellement malades et blessés. En temps de paix aussi, du reste, sa bienfaisance s'étendait à tous et elle personnifiait la vie philanthropique de la Roumanie. Parmi les nombreuses œuvres fondées sur son initiative, citons la « Vatra luminoasa, ce magnifique institut, où les aveugles trouvent les soins hygiéniques et médicaux modernes, dans des conditions de confort parfait. Puis un orphelinat, une école d'infirmières et une charmante maison, trop jolie et trop confortable pour être appelée asile et qui sert aux femmes écrivains.

En 1881, la principauté de Roumanie fut érigée en royaume. Hélas ! à la joie d'être reine se mêlait une bien profonde douleur : la petite princesse Marie, née en 1870, mourait à l'âge de quatre ans. C'est à partir de cette époque surtout que la reine de Roumanie chercha dans les lettres un refuge contre la douleur et écrivit le plus grand nombre de ses contes et poèmes. Elisabeth de Roumanie, connue dans le monde entier sous le pseudonyme de Carmen Sylva, se retira au château de Pelech, près de Sinaja. Ce château, bâti sur un contrefort des Carpathes, au bord d'un torrent, à l'entrée d'immenses forêts de hêtres, semble un chalet colossal, où le bois se mélange à la pierre grise du pays. C'est dans cette demeure féérique, où abondent les souvenirs de la guerre de 1877 et ceux non moins touchants de la petite princesse Marie, que la Reine publia des romans, des nouvelles, des contes et des pièces de théâtre empreintes à la fois de douce mélancolie et de pitoyable tendresse. C'est là qu'elle donna l'envol à une série d'aphorismes trahissant un humour empreint de sérénité et de sagesse. Voici d'ailleurs quelques-unes de ces remarquables pensées :

Le bonheur est comme l'écho : il répond, mais ne s'approche pas.
L'amour ne connaît que le présent; l'amitié demande : Te rappelles-tu ?
Les hommes étudient la femme comme un baromètre : ils n'en savent pas plus long que jusqu'au lendemain.

On s'incline devant l'intelligence; on s'agenouille devant la bonté.
C'est un triste martyre que de craindre plus l'homme que la vie.
La force d'aimer n'est-elle pas l'origine de toutes les faiblesses ?
Espérez pendant que vous souffrez; souffrez pendant que vous espérez.

Quiconque se dit fatigué de la vie manque de sincérité ou de perspicacité; ce n'est pas de la vie qu'on se fatigue, mais plutôt de soi-même.
Le jeune fait des apôtres; la bonne chère fait les diplomates.

L'homme défend son honneur avec l'épée et le bouclier; la femme doit sauvegarder le sien avec des épines et des ronces.

Les forts n'ont que des devoirs; les faibles n'ont que des droits.
Les cheveux blancs sont comme les flaque d'écume éparpillées sur l'océan après la tempête.

Dans les moments tragiques ou de grandes crises, souvent nous parlons pour ne rien dire, tout comme le chien aboie quand il a peur.

La coquetterie n'est pas toujours une amorce; elle est souvent un bouclier.

Le temps, en fuyant, rend plus aigus les angles du roc solitaire; il émousse ceux des cailloux.

Aucune manifestation intellectuelle ne laissait étrangère cet esprit d'élite. Lors que notre compatriote, M^{lle} Marie Nizet, publia à Bruxelles *Romania*, un recueil de remarquables poésies consacré au pays d'adoption de Carmen Sylva, cette dernière, émue et charmée, pria notre talentueuse concitoyenne de venir résider à la Cour, près d'elle.

Ajoutons, en terminant, que la défunte reine de Roumanie aimait beaucoup notre pays, où elle fit plusieurs séjours. Elle s'intéressait également à l'Institut d'aveugles de la rue de l'Escaut, à Anvers, dont elle était une des hautes protectrices et plusieurs de nos artistes et littérateurs lui doivent de précieux encouragements.

YAN-TSI-KAI



Le général Yan-Tsi-Kai, président de la République Chinoise, est mort, le 5 juin 1916, dans des circonstances restées encore mystérieuses, et au moment où il semblait favoriser les tendances qui se manifestaient, dans ce pays, en faveur du rétablissement de la monarchie.

Yan-Tsi-Kai se fit connaître comme gouverneur général de Tschillis, la province qui a Pékin pour capitale. Son administration fut si parfaite qu'il fut nommé, en septembre 1907, chef du Waiwou-pou, le ministère des affaires étrangères. C'était peu avant le meurtre du gouverneur d'Anhui Ennin, et cet acte des révolutionnaires causa une telle émotion dans le palais de la reine-douairière que l'on se reprit à mettre tout son espoir sur l'homme le plus capable de la Chine, Yan-Tsi-Kai passait pour tel. Il semble que Yan n'ait pas démenti cet espoir, ne désirant la couronne que pour la repasser par l'intermédiaire de sa fille au fiancé de celle-ci, le jeune empereur Puji.

Lors de son gouvernement du Tchilli, en 1905, il avait déjà été l'objet d'un attentat à coups de bombes, à Tientsin.

Le jeune empereur, voulant introduire des réformes pour lesquelles le pays n'é ait pas encore mûr, de l'avis de l'impératrice-douairière et de Yan-Tsi-Kai, Kuang-Su s'attira la confiance de Yan-Tsi-Kai. Mais, à la suite d'une tentative de détrôner l'impératrice, Yan se mit, en 1908, aux côtés de celle-ci et Kuang-Su expia sa tentative d'emprisonnement perpétuel dans le Palais d'Été.

Les réformes introduites par Yan-Tsi-Kai ne purent empêcher la révolution. Le frère de Kuang-Su, le prince Tchung, appelé à la régence après la mort de l'impératrice-douairière pour son fils Puji, congédia Yan-Tsi-Kai. Il dut bientôt le rappeler, mais il était trop tard.

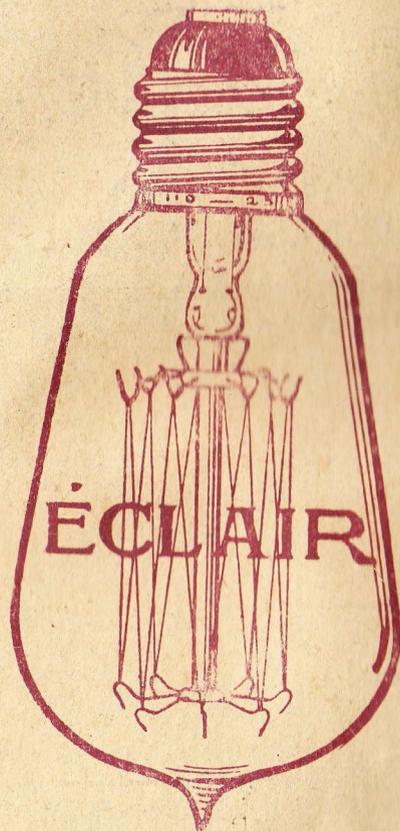
Yan, appelé à la présidence du conseil, instaura, sur la requête de la mère de Puji, l'impératrice Liung-Fü, la république, dont il fut le premier président. Les révolutionnaires, comme Sun-Yat-Sen et Tang-Chao-Yi, n'avaient pas de meilleur homme à appeler à ces hautes fonctions.



Lampe "ÉCLAIR,"

Fabrication exclusivement Belge
UN WATT PAR BOUGIE

En vente chez tous les Electriciens



En vente chez tous les Electriciens

DEMANDEZ "ÉCLAIR,"
LA MARQUE
dans les bonnes Maisons de gros
s'occupant d'électricité.

Manufacture Belge de Lampes Electriques
QUAI DU HALAGE, 55, BRUXELLES



2^e ANNÉE

2^e ANNÉE

ALMANACH RETROSPECTIF

ACTUALITES
1914-1916

1917

ACTUALITÉS
1914-1916

Almanachs de jadis. — Lettres de Soldats. — Récits de Guerre. —
Autour de la Guerre. — Les Œuvres de Charité pendant la guerre. —
Nos Prisonniers en Allemagne. — Un peu de Littérature. — La Vie
Fantaisiste. — Quelques grands morts de l'année. — La Vie actuelle
en caricatures. — Questions sociales. — Les Loyers. — Un peu de
Géographie. — Chronique de la Mode. — Sports. — La page du
Médecin. — Plats de Guerre.

PRIX : 30 CENTIMES

LES ÉDITIONS BRIAN HILL, Rue de l'Arbre-Béniit, 106 b, XL.

L'AVENIR FAMILIAL

SOCIÉTÉ ANONYME BELGE

GÉRANTE D'ASSOCIATIONS MUTUELLES
ÉPARGNE - VIE - ACCIDENTS

SIÈGE SOCIAL :

Boulevard Anspach, 148, Bruxelles

SOUSCRIPTIONS RECUEILLIES

Au 31 Juillet 1911	2,354,046	Francs.
— 1912	7,063,198	—
— 1913	12,553,343	—
— 1914	18,150,473	—
— 1915	23,272,281	—

L'AVENIR FAMILIAL ne fait pas de promesses illusoires ; ce qu'elle veut, c'est donner à l'épargne de ses sociétaires, au moment de la répartition, le maximum de rendement que comporte une saine et juste opération. Ce qu'elle a voulu dès sa constitution, c'est s'entourer des plus hautes sûretés de gestion et d'administration.

La Société prend en considération toute demande sérieuse de collaboration et d'inspection.

ENTREPRISES GÉNÉRALES DE PEINTURE & DÉCORATION

HENRI JONCKHEER, — 6 RUE FLORÉ, 6 —
ETTERBEEK - BRUXELLES

ENSEIGNES, LETTRES, CALICOTS. — ON TRAITE A FORFAIT

LES SOIRÉES TOUT BRUXELLES, MONDAIN, ÉLÉGANT,
ARTISTE SE REND

au **MERRY GRILL**

Place Sainte-Cathérine, 18, BRUXELLES

HOTEL-RESTAURANT DUPÉRAY

Quai au Bois à Brûler, 3. — Grands et Petits Salons.

A nos Lecteurs,

En publiant notre deuxième Almanach qui a, comme le précédent, particulièrement rapport aux événements actuels, nous avons eu pour but de grouper pour nos lecteurs, à un prix minime, et cela malgré les augmentations exorbitantes des papiers, un ensemble de faits, anecdotes, chroniques et recettes divers ayant trait à notre situation depuis août 1914.

Nous avons pour ainsi dire complètement renoncé à la note habituelle, d'ensemble de farces et mots pour rire, qu'abordaient ordinairement les almanachs et qui n'étaient pas toujours des plus spirituels.

Nous nous sommes appliqués à faire mieux encore que l'année dernière, encouragés par une vente de plus de 100,000 almanachs en 1916. Nous avons agrémenté notre édition de quantité de gravures instructives et amusantes. Nous ne désespérons pas, du reste, si le papier nous le permet, de faire deux ou trois éditions différentes.

Nous présentons à nos lecteurs et annonceurs, avec nos remerciements pour la faveur qu'ils ont toujours accordée à nos éditions, nos meilleurs vœux pour 1917.

Les Editions Brian HILL.

Couverture et caricatures
dessinés par Eug. Debrès
Rue Ribeaucourt, 14, Bruxelles

Encre et papiers de fortune.

LA FAMILLE

Société Coopérative pour Bourgeois et Employés

165, Rue du Midi, 165, BRUXELLES

Denrées Alimentaires. — Bières. — Viandes et Salaisons.

Articles de Ménage. — Charbons, etc., etc.,

A ÉGALITÉ DE PRIX, QUALITÉ SUPÉRIEURE!

Maison spécialement recommandée pour VOITURES, JOUETS, POUPIÈES



FETES MOBILES DE 1917 A 1925

1917. — Nombre d'or : 18; Epacte : 6; Cendres : 21 février; Pâques : 8 avril; Ascension : 17 mai; Pentecôte : 27 mai; Premier dimanche de l'Avent : 2 décembre.
1918. — Nombre d'or : 19; Epacte : 17; Cendres : 13 février; Pâques : 31 mars; Ascension : 9 mai; Pentecôte : 19 mai; Premier dimanche de l'Avent : 1er décembre.
1919. — Nombre d'or : 1; Epacte : 29; Cendres : 5 mars; Pâques : 20 avril; Ascension : 29 mai; Pentecôte : 8 juin; Premier dimanche de l'Avent : 30 novembre.
1920. — Nombre d'or : 2; Epacte : 10; Cendres : 18 février; Pâques : 4 avril; Ascension : 13 mai; Pentecôte : 23 mai; Premier dimanche de l'Avent : 28 novembre.
1921. — Nombre d'or : 3; Epacte : 21; Cendres : 9 février; Pâques : 27 mars; Ascension : 5 mai; Pentecôte : 15 mai; Premier dimanche de l'Avent : 27 novembre.
1922. — Nombre d'or : 4; Epacte : 2; Cendres : 1er mars; Pâques : 16 avril; Ascension : 25 mai; Pentecôte : 4 juin; Premier dimanche de l'Avent : 3 décembre.
1923. — Nombre d'or : 5; Epacte : 13; Cendres : 14 février; Pâques : 1er avril; Ascension : 10 mai; Pentecôte : 20 mai; Premier dimanche de l'Avent : 2 décembre.
1924. — Nombre d'or : 6; Epacte : 24; Cendres : 5 mars; Pâques : 20 avril; Ascension : 29 mai; Pentecôte : 8 juin; Premier dimanche de l'Avent : 30 novembre.
1925. — Nombre d'or : 7; Epacte : 5; Cendres : 25 février; Pâques : 12 avril; Ascension : 21 mai; Pentecôte : 31 mai; Premier dimanche de l'Avent : 29 novembre.



ALMANACH RÉTROSPECTIF

1917

Almanachs de jadis — Lettres de Soldats — Récits de Guerre. — Autour de la Guerre — Les Œuvres de Charité pendant la guerre. — Nos Prisonniers en Allemagne. — Un peu de Littérature — La Vie fantaisiste. — Quelques grands morts de l'année. — La Vie actuelle en Caricatures — Questions sociales — Les Loyers — Un peu de géographie — Chronique de la Mode — Sports — La Page du Médecin — Plats de Guerre. —

INSTITUT PHILOTECHNIQUE rue Eugène Verheggen, 8
— Bruxelles —

Préparation par correspondance à toutes les carrières :

a) Administratives; b) Commerciales et Industrielles; c) Libérales.